

SAGUENAYENSIA

Volume 8 — Numéro 3

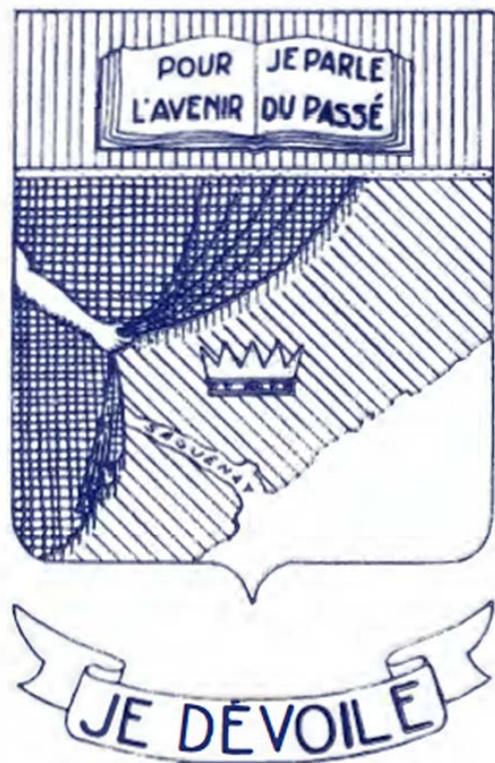
Mai-juin 1966

Revue

de la

Société Historique

du Saguenay





Publications en ligne de la Société historique du Saguenay

Recherche

- La recherche s'effectue par mots-clés parmi les titres et les auteurs de chaque numéro, en utilisant un thème, un endroit, une année ou un auteur précis. La base de données recherche tous les mots inscrits individuellement dans l'indexation.
- La reconnaissance optique de caractères (ROC) est active à chaque fichier numérique. Pour une recherche à l'intérieur de chaque numéro, il est conseillé d'utiliser la boîte de dialogue *Rechercher / Find* (CTRL + F).
- Tous les titres d'articles sont répertoriés dans la table des matières des fichiers numériques (signets).

Règles d'utilisation

- Les auteurs conservent leurs droits d'auteurs.
- La Société historique du Saguenay conserve ses droits en tant qu'éditeur.
- En vertu des dispositions de la [Loi sur le droit d'auteur](#), les articles parus ne peuvent être reproduits totalement ou partiellement, traduits, distribués ou adaptés sans l'autorisation écrite de l'auteur et de la Société historique du Saguenay.
- La référence aux informations disponibles est obligatoire. Elle doit comprendre les noms et prénoms des auteurs, le titre de l'article, le titre du périodique, l'année de publication ainsi que la page de référence.
- Il est de la responsabilité de l'utilisateur de se conformer aux différentes lois en vigueur.

Bases de données en ligne

- Pour plus de contenus historiques, des lectures et recherches supplémentaires sont possibles grâce aux bases de données¹ de la Société historique du Saguenay au www.shistoriquesaguenay.com :
 - Publications en ligne
 - Archives en ligne
 - Bibliothèque en ligne
 - Images en ligne
 - Capsules historiques
 - Et autres

Devenir membre de la Société historique du Saguenay

- Avec votre appui, vous participez à la mission de la Société historique du Saguenay qui est de diffuser, acquérir, traiter et conserver le patrimoine documentaire du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Être membre de la Société historique du Saguenay vous donne accès à la revue d'histoire *Saguenayensia*, ainsi qu'à des escomptes sur des produits en boutique et des reproductions de documents d'archives. Visitez notre [boutique en ligne](#) pour découvrir la variété des produits disponibles.

¹ Les bases de données disponibles peuvent varier.



Saguenayensia

Revue de la Société Historique du Saguenay

Volume 8 — Numéro 3

Mai-juin 1966

SI JE LE POUVAIS...

SAGUENAYENSIA

Directeur: Mgr Victor Tremblay
Administrateur: M. J.-Eugène Houde
Trésorier: M. J.-Henri Bouchard

Adresse :

Au Petit Séminaire, Chicoutimi
Tél.: Région 418, numéro 549-2805

Imprimeur :

Le Progrès du Saguenay, Ltée
316, avenue Labrecque, Chicoutimi

Prix de l'abonnement: \$3.00 par an.

Le Ministère des Postes à Ottawa a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de deuxième classe de la présente publication.

SOMMAIRE

Editorial	49
Deuxième expédition des Montagnais contre les Iroquois — Mgr Victor Tremblay	50
Mémoires d'un ancien : Amable Simard	54
Correction et complément — Mgr Victor Tremblay	58
Les mariages de la région — Léonidas Bélanger	59
La rivière Sainte-Marguerite — Mgr René Bélanger	63
Sœur Jeanne-Agnès — Abbé Raymond Desgagné	65
La Baie des Mahas en 1870	68

Si je le pouvais je ferais une visite à toutes les familles du Saguenay, de Sept-Iles à Chibougamau; je leur présenterais notre revue en exposant ce qu'elle peut leur apporter de bon, d'intéressant et d'utile, et je les inviterais à s'y abonner ou à s'inscrire comme membres de la Société Historique du Saguenay, ce qui leur permettrait de la recevoir sans autre déboursé que le paiement de leur contribution de membres.

Nous avons déjà plus d'une fois signalé le mérite de la revue *Saguenayensia* et le rôle actuellement irremplaçable qu'elle remplit; nous y revenons en peu de mots et en temps opportun.

Elle apporte à ses lecteurs, à intervalles réguliers, une gerbe de renseignements sur le passé de notre région, sur les réalisations qui l'ont graduellement transformée au cours des quatre siècles et quart de son histoire et qui l'ont faite ce qu'elle est, sur ceux à qui nous devons tout cela: en somme sur l'oeuvre que nous avons le devoir de continuer et de développer. Il est évident que pour poursuivre intelligemment cette oeuvre, sans risquer de compromettre son évolution normale ou de se perdre en expériences inutiles, il faut la connaître et la comprendre, il faut surtout l'estimer et s'y attacher. On ne se dévoue que pour ce qu'on aime et on n'aime que ce qu'on connaît. Le rôle de notre revue est précisément de réaliser ces deux conditions: faire connaître et aimer notre coin de la patrie.

Pour ce double but, elle traite dans chacune de ses livraisons un sujet intéressant les diverses parties du Royaume du Saguenay, elle donne une liste de mariages de familles souches de la région, elle présente un des nôtres qui a rayonné par la parole ou la plume, et elle fait connaître par ses propres souvenirs un de nos modestes bâtisseurs de pays. De même, chaque numéro apporte des échos d'un peu partout, du lointain passé et des temps plus rapprochés, des diverses activités de la vie régionale.

Ainsi *Saguenayensia* devrait avoir sa place dans toutes nos familles et nos écoles; et cette présence est d'autant plus nécessaire qu'il n'y a actuellement rien d'équivalent pour la remplacer, même à la grandeur de la province. C'est ce qu'avaient observé les responsables du Département de l'Instruction publique dès ses débuts, déclarant que cette revue "devrait être dans toutes les écoles, spécialement celles de votre région" et la faisant inscrire "dans les listes de la gratuité" pour les professeurs et les bibliothèques scolaires.

Si je le pouvais, je présenterais notre revue personnellement à chacun de ceux et celles qui auraient raison de la connaître et d'en tirer profit pour eux-mêmes et pour la région.

Le directeur

Deuxième expédition des Montagnais contre les Iroquois

C'était en 1610. Nos Montagnais étaient très fiers du merveilleux succès de leur expédition au lac Champlain l'année précédente et ils rêvaient de dompter les Iroquois de façon décisive, grâce au concours de leurs alliés français. Ils attendaient avec hâte le retour de ceux-ci. Arrivé à Tadoussac très tôt ce printemps-là, le 26 avril, à peine huit jours après l'entrée du premier vaisseau à Tadoussac, "ce qui ne s'était pas vu il y avait plus de 60 ans" (1), Champlain les y trouvait rendus. "Les Sauvages nous attendaient de jour en autre pour aller à la guerre avec eux", écrit-il. "Comme ils surent que le Pont (Dupont-Gravé) et moi étions arrivés ensemble, ils se réjouirent fort et vinrent parler à nous. Je fus à terre pour leur assurer que nous irions avec eux, suivant les promesses qu'ils m'avaient faites qu'après le retour de leur guerre ils me mèneraient découvrir les trois rivières jusqu'en un lieu où il y a une si grande mer qu'ils n'en voyaient point le bout (2) et nous en revenir par le Saguenay à Tadoussac. Je leur demandai s'ils avaient encore cette même volonté; ils me dirent que oui, mais que ce ne pouvait être que l'année suivante, ce qui m'apporta du déplaisir. Toutefois j'avais promis aux Algonquins et aux Ouchateguins (3) de les assister aussi dans leurs guerres, lesquels m'avaient promis de me faire voir leur pays et le grand lac (4) et quelques mines de cuivre et autres choses qu'ils m'avaient donné à entendre; si bien que j'avais deux cordes à mon arc, de façon que si l'une faillait, l'autre pouvait réussir". (5)

On voit par ce texte que Champlain tâchait de s'entourer d'alliés parmi les peuples qui habitaient ou fréquentaient la vallée du Saint-Laurent, alliés qui pouvaient être des clients pour la traite des fourrures et des aides pour lui faciliter l'exploration du pays et la découverte de ses ressources. Le moyen nécessaire pour s'assurer ces alliances était, dans les circonstances, de s'associer à leurs expéditions de guerre.

J'emprunte à Champlain la relation de l'expédition de 1610, à laquelle il prit une part active comme il avait fait à la précédente.

"Quelques jours après que je fus parti de Tadoussac, les Montagnais arrivèrent à Québec au nom-

bre de 60 bons hommes pour s'acheminer à la guerre. Ils y séjournèrent quelques jours, s'y donnant du bon temps, et ils n'étaient pas sans souvent m'importuner, savoir si je ne manquerais point à ce que je leur avais promis. Je les assurai et promis de rechef, leur demandant s'ils m'avaient trouvé menteur dans le passé. Ils se réjouirent fort lorsque je leur réitérai mes promesses". (6)

La raison de cette insistance des Indiens était qu'ils avaient été plus d'une fois trompés par des blancs. "Ils me disaient, écrit Champlain: "Voilà beaucoup de Basques et de Mistigoches (ainsi appelaient-ils les Normands et les Malouins) qui disent qu'ils viendront à la guerre avec nous: que t'en semble? disent-ils la vérité?" Je leur répondis que non et que je savais bien ce qu'ils avaient dans le coeur, et que ce qu'ils disaient n'était que pour avoir et attirer leurs commodités (c'est-à-dire ce qui pouvait faire leur affaire). Ils me disaient: "Tu as dit vrai; ce sont des femmes et ils ne veulent faire la guerre qu'à nos castors..."

Pressés de voir exécuter la promesse de Champlain, "ils résolurent de partir et d'aller m'attendre aux trois rivières, 30 lieues plus haut que Québec, où je leur avais promis d'aller les trouver, (ainsi que) quatre barques chargées de marchandises pour traiter de pelleteries entre autres avec les Ouchateguins, qui devaient venir m'attendre à l'entrée de la rivière des Iroquois (7)... et y amener jusqu'à 400 hommes pour aller à la guerre."

Champlain partit de Québec le 14 juin. Il avait fait seulement huit lieues qu'il rencontra "un canot où il y avait deux Sauvages, l'un Algonquin et l'autre Montagnais, qui venaient, écrit-il, me prier de m'avancer le plus vite qu'il me serait possible, et que les Algonquins et les Ouchateguins seraient dans deux jours au rendez-vous au nombre de 200 et que 200 autres devaient venir un peu après avec Iroquet, un de leurs chefs. Ils me demandèrent si j'étais content de la venue de ces Sauvages; je leur dis que je ne pouvais pas en être fâché puisqu'ils avaient tenu leur promesse. Ils se mirent dans ma barque, où je leur fis bonne chère."

“En arrivant aux trois rivières, poursuit Champlain, je trouvai tous les Montagnais qui m’attendaient et quatre barques... qui y étaient allées pour traiter avec eux. Ils furent réjouis de me voir. Je fus à terre parler à eux. Ils me prièrent qu’allant à la guerre, je n’embarquasse point, ni mes compagnons, dans d’autres canots que les leurs, (parce) qu’ils étaient nos anciens amis; ce que je leur promis, leur disant que je voulais partir tout à l’heure (tout de suite), d’autant que le vent était bon et que ma barque n’était pas aussi rapide que leurs canots, et que pour cela je voulais prendre le devant. Ils me prièrent instamment d’attendre au lendemain matin, (disant) que nous irions ensemble et qu’ils ne feraient pas plus de chemin que moi. Enfin, pour les contenter, je leur promis, ce dont ils furent fort joyeux.

“Le jour suivant nous partîmes tous ensemble, voguant jusqu’au lendemain matin, 19ième jour du dit mois (de juin), que nous arrivâmes à une île devant la dite rivière des Iroquois, en attendant les Algonquins, qui devaient y venir ce même jour. Comme les Montagnais coupaient les arbres pour faire une place pour danser et se mettre en ordre à l’arrivée des Algonquins, voici un canot algonquin qu’on aperçut venir en diligence avertir que les Algonquins avaient fait rencontre des Iroquois, qui étaient au nombre de cent et qu’ils étaient fort bien barricadés, et que ce serait malaisé de les emporter si (nos Sauvages) et les Matigoches (comme ils nous appellent) n’allaient pas promptement (les attaquer).

“Aussitôt l’alarme commença parmi eux et (sans attendre les Algonquins) chacun se mit en son canot avec ses armes. Ils furent promptement en état, mais avec confusion, car ils se précipitaient si fort qu’au lieu d’avancer ils se retardaient. Ils vinrent à notre barque et aux autres, me priant d’aller dans leurs canots et mes compagnons aussi, et ils me pressèrent si fort que je m’y embarquai, moi cinquième. Je priai (le nommé) La Route, qui était notre pilote, de demeurer dans la barque et de m’envoyer encore 4 ou 5 de mes compagnons si les autres barques envoyaient quelques chaloupes avec des hommes pour nous donner secours; car aucune des barques ne voulut y aller avec les Sauvages, excepté le capitaine Thibaut, qui avait là une barque et qui vint avec moi. Les Sauvages criaient à ceux qui restaient qu’ils avaient des coeurs de femmes et ne savaient pas faire autre chose que la guerre à leurs pelleteries.”

Ca commençait évidemment assez mal. Les Montagnais partaient presque seuls, une soixantaine, pour attaquer une centaine d’Iroquois protégés par des fortifications presque complètes. On les avait incités à faire vite et la présence de Champlain, avec le souvenir de leur victoire facile de l’été précédent, leur donnaient une confiance qui leur faisait oublier la né-

cessité de se concerter avec les Algonquins, qu’ils n’avaient pas encore rencontrés, le besoin d’adopter un plan d’attaque et l’urgence de prendre les mesures de prudence qui en avaient fait le succès.

Reprenons le récit de Champlain. “Après avoir fait environ une demi lieue, en traversant la rivière, tous les Sauvages mirent pied à terre et, abandonnant leurs canots, prirent leurs rondaches (8), arcs, flèches, massues et épées, qu’ils amanchent au bout de grands bâtons, et ils commencèrent à prendre leur course dans le bois, de telle sorte que nous les eûmes bientôt perdus de vue et qu’ils nous laissèrent, cinq que nous étions, sans guides. Cela nous apporta du déplaisir. Cependant, voyant toujours leurs traces, nous les suivions; mais souvent nous nous trompions.

“Quand nous eûmes fait environ une demi lieue par l’épais des bois, dans des paluds et marécages, toujours l’eau jusqu’aux genoux, annés chacun d’un corselet de piquier qui nous importunait beaucoup, et aussi la quantité de moustiques, qui étaient si épaisses qu’elles ne nous permettaient presque point de reprendre notre haleine, tant elles nous persécutaient et si cruellement que c’était chose étrange; nous ne savions plus où nous étions et (nous n’aurions pu avancer en bonne direction) sans deux Sauvages que nous aperçûmes traversant le bois et que nous appelâmes, leur disant qu’il était nécessaire qu’ils fussent avec nous pour nous guider et nous conduire où étaient les Iroquois, qu’autrement nous ne pouvions y aller, parce que nous nous égarions dans le bois. Ils demeurèrent pour nous conduire.

“Ayant fait un peu de chemin, nous aperçûmes un Sauvage qui venait en diligence nous chercher pour nous faire avancer le plus promptement qu’il nous serait possible, lequel me fit entendre que les Algonquins et les Montagnais avaient voulu forcer la barricade des Iroquois et qu’ils avaient été repoussés, qu’il y avait eu des meilleurs hommes montagnais tués et plusieurs autres blessés, qu’ils s’étaient retirés en nous attendant et que leur espérance était toute en nous.

“Nous n’eûmes pas fait un demi quart de lieue avec ce Sauvage, qui était un capitaine algonquin, que nous entendions les hurlements et cris des uns et des autres, qui escarmouchaient toujours légèrement en nous attendant. Aussitôt que les Sauvages nous aperçurent ils commencèrent à s’écrier de telle façon qu’on n’eût pas entendu tonner. Je donnai charge à mes compagnons de me suivre toujours et de ne point s’écarter de moi. Je m’approchai de la barricade des ennemis pour la reconnaître. Elle était faite de puissants arbres arrangés les uns sur les autres en rond, qui est la forme ordinaire de leurs forteresses. Tous les Montagnais et Algonquins s’approchèrent aussi de la dite barricade.

“Alors nous commençames à tirer force coups d’arquebuse à travers les feuillards, d’autant que nous ne pouvions les voir comme eux nous voyaient. Je fus blessé en tirant le premier coup sur le bord de leur barricade, d’un coup de flèche qui me fendit le bout de l’oreille et entra dans le cou. Je pris la flèche, qui me tenait encore au cou, et je l’arrachai; elle était ferrée par le bout d’une pierre très aigüe. Un autre compagnon en même temps fut aussi blessé au bras d’une flèche que je lui arrachai. Néanmoins ma blessure ne m’empêcha pas de faire le devoir; et nos Sauvages aussi de leur part et pareillement les ennemis, tellement qu’on voyait voler les flèches de part et d’autres menu comme grêle. Les Iroquois s’étonnaient du bruit de nos arquebuses et principalement de ce que les balles perçaient mieux que leurs flèches; et (ils) eurent tellement d’épouvante de l’effet qu’elles faisaient, voyant plusieurs de leurs compagnons tombés morts ou blessés, que de crainte qu’ils avaient, croyant ces coups être sans remède, ils se jetaient par terre quand ils entendaient le bruit; aussi tirions-nous guère à faute et deux ou

trois balles à chaque coup, et nous avions la plupart du temps nos arquebuses appuyées sur le bord de la barricade.

“Comme je vis que nos munitions commençaient à manquer, je dis à tous les Sauvages qu’il fallait emporter les ennemis de force et rompre leur barricade; pour ce faire, qu’ils devaient prendre leurs rondaches et s’en couvrir et ainsi s’approcher assez près pour pouvoir lier des bonnes cordes aux piliers qui la soutenaient et, à force de bras, tirer tellement qu’on arrive à la renverser, et par ce moyen faire une ouverture suffisante pour entrer dans le fort; et pendant ce temps, à coups d’arquebuses, nous repousserions les ennemis qui viendraient se présenter pour les empêcher; qu’un certain nombre d’entre eux devaient se mettre à couper des grands arbres qui étaient proches de la dite barricade, afin de les renverser dessus pour les accabler, alors que d’autres les couvriraient de leurs rondaches pour empêcher les ennemis de leur faire dommage (pendant ce travail); ils firent cela fort promptement.



Fort des Iroquois.

A Le fort des Iroquois.
B Iroquois se jettans en la riviere pour se sauver pourluis par les Monaignes & Aloumequins &

ittant après eux pour les tuer.
D Le sieur de Champlain & 5. des siens.

E Tous nos sauvages amis.
F Le sieur des Prairies de S. Mallo avec les compaguons.

G Chaloupe dudit sieur des Prairies.
H Grands arbres couppés pour ruiner le fort des Iroquois.

p. 364.

“Comme on était en train de parachever, ceux des barques, qui étaient à une lieue et demie de nous, nous entendaient battre par l'écho de nos arquebuses qui résonnait jusqu'à eux; ce qui fit qu'un jeune homme de Saint-Malo, appelé Des Prairies, qui avait sa barque comme les autres pour la traite des pelleteries, dit à tous ceux qui restaient que c'était une grande honte pour eux de me voir battre de la façon avec les Sauvages sans venir me secourir et que pour lui il avait trop l'honneur en considération pour mériter ce reproche; et sur cela il se délibéra de venir me trouver dans ma chaloupe avec quelques-uns de ses compagnons et des miens qu'il amena avec lui. Aussitôt qu'il fut arrivé, il alla vers le fort des Iroquois, qui était sur le bord de la rivière, où il mit pied à terre et vint me trouver. Comme je le vis, je fis cesser nos sauvages qui rompaient la forteresse, afin que les nouveaux venus eussent leur part du plaisir (de la victoire). Je priai le sieur Des Prairies et ses compagnons de faire¹salve d'arquebusade avant que les Sauvages emportassent les ennemis de force comme ils étaient décidés (defaire); ce qu'ils firent et tirèrent plusieurs coups où chacun se comporta bien en son devoir.

“Après avoir assez tiré, je m'adressai à nos Sauvages et les incitai à parachever. Aussitôt, s'approchant de la dite barricade comme ils avaient fait auparavant, et nous à leur aide pour tirer sur ceux qui voudraient les empêcher de la rompre, ils firent si bien et vertueusement qu'à la faveur de nos arquebuses ils y firent une ouverture, difficile à passer néanmoins, car il y avait encore la hauteur d'un homme pour entrer dedans et les branchages d'arbres abattus qui nuisaient fort. Toutefois, quand je vis l'entrée assez raisonnable je dis de ne plus tirer; ce qui fut fait. Au même instant quelque 20 ou 30, tant des Sauvages que de nous-autres, entrâmes dedans l'épée à la main sans trouver beaucoup de résistance. Aussitôt ce qui restait sain commença à prendre la fuite; mais ils n'allaient pas loin, car ils étaient défaits par ceux qui étaient à l'entour de la dite barricade et ceux qui s'échappèrent se noyèrent dans la rivière. Nous prîmes quelque quinze prisonniers, le reste tué à coups d'arquebuse, de flèche et d'épée.

“Quand ce fut fait il vint une autre chaloupe et quelques-uns de nos compagnons dedans, qui fut trop tard; toutefois assez à temps pour la dépouille du butin, qui n'était pas grand'chose; il n'y avait que des robes de castor des morts, pleines de sang, que les Sauvages ne voulaient pas prendre la peine de dépouiller et se moquaient de ceux qui le faisaient et qui étaient ceux de la dernière chaloupe, car les autres ne se mirent pas à cette vilaine besogne.

“Voilà donc, avec la grâce de Dieu, la victoire obtenue, (victoire) dont ils nous donnèrent beaucoup de louange.

“Ces Sauvages écorchèrent les têtes de ceux qui étaient morts, ainsi qu'ils ont coutume de faire pour trophée de leur victoire, et les emportèrent. Ils s'en retournèrent avec cinquante blessés des leurs et trois hommes morts des Montagnais et Algonquins; (ils allaient) en chantant et leurs prisonniers avec eux, ayant les têtes pendues à des bâtons à l'avant de leurs canots et un corps mort coupé par quartiers pour le manger par vengeance, à ce qu'ils disaient, et ils vinrent de cette façon jusque là où étaient nos barques au devant de la dite rivière des Iroquois.

“Et mes compagnons et moi nous embarquâmes dans une chaloupe, où je fis panser ma blessure par le chirurgien de Boyer, de Rouen, qui était venu aussi pour la traite. Tout ce jour se passa avec les Sauvages en danses et chansons...

“Ce jour je demandai aux Sauvages un prisonnier Iroquois qu'ils avaient; ils me le donnèrent. Je ne fis pas peu pour lui, car je le sauvai de plusieurs tourments qu'il lui eut fallu souffrir avec ses compagnons prisonniers...”

Ce texte précis et détaillé fait bien voir comment les choses se sont passées dans cette expédition et comment les Montagnais se sont comportés. Ce fut leur dernière expédition à laquelle Champlain prêta son concours; le fondateur de Québec s'employa à amener la paix entre ces peuples, qui se ruinaient tous par la guerre et qui mettaient dans l'insécurité l'établissement français et la traite des fourrures qui en était le soutien indispensable. Il y réussit à trois reprises, en dépit de bien des mésaventures.

L'histoire “militaire” des Montagnais n'est pas finie pour autant.

Victor Tremblay, p.d.

(1) Champlain, OEUVRES, page 355.

(2) S'agirait-il de la baie d'Hudson, qu'ils connaissaient?

(3) Ceux que Champlain appelait alors des “Ochateguins”, du nom de leur chef Ochasteguain, étaient des Hurons “qui sont bons Iroquois” et qu'il avait rencontrés au retour du combat de 1609.

(4) Le Lac Huron ou “Mer Douce”.

(5) OEUVRES, p. 356.

(6) *IBID.*, p. 356.

(7) La rivière Richelieu.

(8) Sortes de boucliers en bois.

Mémoires d'un ancien

Monsieur Amable Simard



Monsieur Amable Simard

Les souvenirs de M. Amable Simard, de Saint-Gédéon, ont été recueillis par mademoiselle Marie-Berthe Lévesque dans l'automne de 1934 et l'hiver de 1935. Mademoiselle Lévesque avait un tour particulier pour faire causer les vieillards et pour rapporter leurs dires avec fidélité. On en jugera par les notes qui suivent et par d'autres que nous publierons plus tard.

V. T.

Je suis né le 15 juillet 1862. Je suis fils de Thomas Simard et d'Aurélié Larouche. Mon parrain fut Mars Larouche et ma marraine Fleuvine Simard. Mes parents se sont mariés à Sainte-Agnès. Ils ont eu neuf enfants: Amable, Malvina, Calixte, Joseph, Victoria, Louis, Basile et deux autres morts très jeunes.

Mes parents ont passé une douzaine d'années à Sainte-Agnès. J'étais le plus vieux de la famille. Mon père est devenu malade, incapable de travailler; alors mon oncle Nazaire Simard, qui demeurait à Saint-Gédéon, a fait venir notre famille proche de lui afin de nous venir en aide. Nous arrivions à Saint-Jérôme chez mon oncle Mars Larouche, sur la terre qui appartient aujourd'hui à M. Onésime Tremblay (1). Nous avons passé huit jours là, ensuite on s'est rendus à Saint-

Gédéon chez mon oncle Nazaire Simard, qui demeurait sur une terre dans le rang de la Belle-Rivière. Mon oncle a fait une rallonge à son campe pour notre famille; il nous a donné un petit morceau de terre que nous avons défriché, maman et moi, avec le cheval de mon oncle. Nous étions arrivés au mois d'avril et le printemps suivant nous avons fait assez de terre pour semer quatre minots en tout, en orge, en sarrazin et en patates. La récolte fut abondante.

L'année suivante, en 1870, le Grand Feu éclata. J'étais aux champs avec mon oncle Nazaire et un de mes cousins. Il faisait très beau. Nous revenions pour dîner vers onze heures et demie, quand tout-à-coup une fumée épaisse nous envahit; nous ne savions pas quelle tempête nous arrivait. Arrivés à la maison, nous avons eu juste le temps de manger notre soupe que nous avons aperçu le feu qui se déclarait. On est partis en courant dans la direction de l'étable: le feu était pris sur la grange. En arrière de l'étable il y avait un petit lac; avec des seaux d'eau nous essayons d'éteindre, nous nous apercevons que le feu s'est propagé en dedans. Il n'y avait plus rien à faire. Mon oncle dit alors en s'élançant dans l'étable: "Mon cheval peut pas brûler!" mais la fumée l'étouffait; il fut obligé de retourner dehors pour ne pas périr lui aussi.

Nous courons à la maison. Maman et la femme de mon oncle, avec les enfants, transportaient quelques paquets de linge dans une cave de dehors (2) pas loin de la maison; le pain que ma mère avait cuit dans la journée fut caché là avec un peu de beurre qui nous restait. Le poêle fut jeté à terre et nous avons pris les plaques pour les étendre sur la porte de la cave afin d'empêcher les flammes d'entrer dedans. Après, on court chercher refuge ailleurs. On s'est rendu chez Etienne Simard, qui demeurait au bout de la Belle-Rivière; ses bâtisses étaient les seules qui avaient été épargnées par le feu. Toutes les familles s'étaient réfugiées là et sympathisaient ensemble. Les femmes et les enfants étaient dans la maison, les hommes passèrent la nuit à faire la garde au dehors.

Le lendemain, vers cinq heures du soir, on vit un homme qui se dirigeait vers nous. Sa figure brûlée et noircie le rendait méconnaissable. Quand il nous adressa la parole, nous reconnûmes Etienne Coulombe, sauvé presque miraculeusement du feu. Etienne était à Saint-Jérôme quand le feu se déclara. Se voyant cerné de tous côtés par les flammes, il prit le seul moyen à sa portée. Il y avait à quelques pas de là un petit lac (3); il s'y jeta en se tenant aux branches.

Le feu vint plus d'une fois s'acharner aux branches de salut, mais sans se lasser il en retrouvait d'autres et il réussit ainsi à attendre que le feu fût apaisé pour sortir de sa cachette. Il racontait cela en pleurant et en remerciant le Ciel de l'avoir protégé.

Le lendemain du feu la tristesse était sur tous les visages; chacun pleurait en face de son infortune. Notre cave avait été endommagée par le feu; le pain qui avait été caché là n'était qu'un tas de charbon. Le peu de beurre fondu qui restait servit de remède pour amoindrir les brûlures de notre cochon (une truie), que nous avions trouvée à demi morte avec sept petits morts à côté d'elle. Voilà ce qui restait de notre fortune. Notre semence, nous ne comptons rien dessus.

Le lendemain les plus vieux partirent en chaloupe pour aller voir monsieur le curé d'Hébertville. Ils furent reçus avec bienveillance. Les paroissiens d'Hébertville, leur curé à leur tête, donnèrent aux affligés de la nourriture, des habillements selon leurs moyens et de grand coeur. Nous avons semé de l'orge et des pois; la semence avait été endommagée. M. le curé dit de ne pas semer de nouveau et de vivre en espérant. A l'automne l'espoir était couronné et on vit apparaître dans tous les champs du sarrasin, et du beau mêlé de beau blé. La récolte fut si bonne qu'à l'automne et de bonne heure elle nous fournissait du secours.

On n'était pas riches après le Grand Feu, et je me souviens d'avoir mangé de la soupe faite aux pissenlits et aux herbes que ma mère ramassait. Le sel était en petite quantité et il fallait le ménager pour en avoir à tous les repas. Dans ce temps-là ma mère avait un bébé de cinq mois, et quand la mère est privée du nécessaire on comprend ce que l'enfant peut souffrir.

Après le Grand Feu nous avons bâti un campe voisin de celui de mon oncle Nazaire. Nous avons passé dix ans à cet endroit. Quand j'avais 12 ans j'ai marché au catéchisme pendant sept semaines à Saint-Jérôme. Je montais le lundi matin à pied et je revenais le samedi soir. Le matin de ma première communion maman est venue en voiture avec moi; les chemins n'étaient qu'ébauchés; on passait dans les bleuets. C'est M. le curé Vallée qui m'a fait faire ma première communion. Pour la cérémonie j'avais un habit en étoffe carreautee tissé et fait par maman, des bottes sauvages...

On n'avait pas de bureau de poste à Saint-Gédéon, on *mallait* nos lettres à Saint-Jérôme et on payait le postage d'une lettre avec deux oeufs.

Je commençais à être assez âgé pour diriger un peu notre famille. J'ai acheté un petit morceau de terre en bois debout, de Pierre Harvey, dans le Rang Six de Saint-Gédéon; quand j'avais du bon temps je parlais avec mon oncle et son cheval; on montait faire de la terre (4). J'ai défriché un petit morceau. Il n'y avait pas de chemin; on passait à travers les arbres

et on écartait les branches pour faire passer le cheval. Je mettais des dents de herse dans un sac et une fois rendu sur l'ouvrage je me faisais une herse.

Je me suis marié à 23 ans, avec Marie Thibault, fille d'Abel Thibault. Pour me marier j'avais un habit en serge que je portais depuis un an mais qui était bien propre; je pouvais en être fier; c'était mon premier habit acheté fait; j'avais une paire de bottines, ma deuxième paire de bottines de magasin. Pour les dépenses de mon mariage j'avais dix piastres. J'ai acheté un ban (de publication), \$2.00, un jonc, \$4.00; les noces passées il me restait 45 cents. J'ai été marié par le curé Onésime Tremblay, dans son office, au presbytère, parce que la chapelle était brûlée. J'ai été 22 ans marié. Ma femme est morte et après les mois de veuvage je me suis remarié avec Aimée Villeneuve, fille de Claude Villeneuve, un des pionniers de Saint-Jérôme. De ce mariage on a eu trois enfants: Marie-Joseph, Laurence, Mariette, décédés en bas âge. Mon mariage avait coûté \$25.00. Ma femme est décédée en 1928, et le 26 mai 1929 je me suis marié une troisième fois; j'ai épousé Mélanie Bouchard, veuve de David Simard "Nombrette" et fille de Lucien Bouchard. Cette fois mon mariage a coûté \$40.00.

A 43 ans j'ai acheté la terre d'Edouard Lemieux, terre que j'occupe encore aujourd'hui. Il y avait seulement un arpent de terre de faite. J'ai défriché 23 acres avec beaucoup de difficulté. En 1929 j'en ai vendu 15 acres à la compagnie du baignage (5). Aujourd'hui j'ai 72 ans. Je suis encore assez capable pour faire mon ouvrage. J'en remercie le bon Dieu.

J'étais marié et j'avais 35 ans quand mon père est mort. Il y avait longtemps qu'il était troublé; au-dessus de 30 ans, et nous avons beaucoup de misère avec. Sa maladie avait commencé comme ceci: il avait une pleurésie, maman l'avait fait transpirer avec du thé chaud. Il s'était levé bien, mais il a sorti trop vite et il est retombé malade. Cette fois maman l'a fait transpirer avec de la boisson. Il était trop faible, l'effet de la boisson lui a tombé dans le cerveau. Après il est devenu comme un homme ivre, il était furieux. Les enfants ont été obligés de déménager plusieurs fois la nuit pour échapper à la mort. Quand j'avais ma terre dans le Rang Dix à Saint-Gédéon, mon père disait que j'étais un sans-coeur parce que je faisais mes affaires sans le consulter. Un matin je l'ai monté avec moi sous prétexte de lui faire voir ça; dans l'après-midi il m'a déserté et il est descendu à pied, sept milles.

Dans ce temps-là nous avons passé trois semaines à manger des patates; nous n'avions que cela. Alors mon oncle Mars est allé voir M. le curé Vallée à Saint-Jérôme; il lui a conté notre misère et le curé nous a envoyé un sac de fleur (6); nous étions contents, contents.

Le matin j'allais pêcher pour prendre du poisson, qui nous était bien nécessaire. Je me faisais sui-

vre par mon père, mais je vous assure qu'il ne voulait pas toujours. Un jour je suis entré il battait maman en disant qu'il voulait la tuer; ce jour-là j'ai fait un maître; je l'ai saisi comme j'aurais fait d'un enfant et je l'ai assis en disant que désormais ce serait moi qui le conduirait. M. le curé Paradis m'avait obligé d'être sévère et de me faire craindre par mon père.

Les premiers hivers que j'allais dans le bois j'avais \$8.00 par mois. Aux fêtes je suis descendu, les femmes ne voulaient plus que je retourne; je suis allé voir M. le curé Paradis, il m'a béni et il m'a dit de retourner dans le bois, me promettant du changement chez mon père. Là il y a eu un gros changement. Il fallait bien que je travaille pour soutenir ma mère et ses jeunes enfants. Je les ai élevés et à leur tour ils m'ont aidé. Il me fallait souvent beaucoup beaucoup de courage pour surmonter tant de difficultés, mais le bon Dieu, qui veillait sur nous, ne devait pas nous abandonner.

A 35 ans j'ai été malade trois semaines; j'ai reçu l'Extrême-Onction; mon père était pire et il ne cessait pas de leur faire des menaces du temps que j'étais au lit. Après avoir reçu les derniers sacrements je n'attendais que la mort. M. le curé Paradis vint me voir et voyant ce qui se passait il eut réellement pitié de notre famille. Il se mit à genoux dans la cuisine et pria; ensuite il vint près de mon lit et dit ceci: "Non, ça se peut pas; nous allons demander à Dieu de faire un échange", et il partit. De ce moment-là j'ai commencé à reprendre des forces. Quinze jours après ce jour-là mon père monta dans les champs voir travailler les petits garçons, mes frères, il se coucha sur un tas de branches et s'endormit. Le soir il se trouva mal et deux jours plus tard il était mort.

M. Abel Thibault, père de ma première femme (Mary Thibault), après quelques années de mariage, partit pour aller gagner à Montréal. Il écrivit plusieurs lettres à sa femme sans recevoir de réponse. Ses lettres étaient décachetées et retenues à Montréal. Quand il vit que sa femme ne daignait pas même répondre à ses lettres il s'éloigna encore plus loin. Après 14 ans d'absence il revint pour continuer une vie heureuse avec son épouse; il eut encore deux enfants: Joseph, décédé, et Emma, mariée à Adélarde Lebel de La Tuque.

Voyez cette petite photographie: c'est moi avec mes deux enfants et mon beau-frère Joseph. Sur cette autre: ma femme avec sa fille Mary. Sur cette troisième: Joseph Simard fils de Joseph, mon premier filleul, en 1880, j'avais 18 ans.

Je n'ai pas eu d'enfants avec ma première femme. J'aimais beaucoup les enfants. Quand ma soeur Victoria, femme de Petit Boily de Chambord, venait avec les siens c'était pas qu'une petite fête. Ça faisait longtemps qu'elle voulait nous prendre pour com-pères et quand sa fille Marianne (épouse de Robert Lé-

vesque de Saint-Jérôme) est venue au monde elle voulait qu'on soit parrains. J'ai dit: "On s'ra parrains si tu veux nous donner l'enfant". Ça lui coûtait, mais elle a fini par dire oui. On a pris l'enfant à deux ans. Elle a été trois jours avec nous-autres; on a été obligés de la ramener chez elle, à Saint-Jérôme, dans ce temps-là; elle faisait rien que pleurer. Ça fait, après, j'ai été *cri* René Simard, le petit garçon à mon frère Joseph; il restait voisin d'icite. Mais il ne voulait pas coucher icite; le soir j'allais le ramener sur mon dos. Ben croire qu'il aimait ça!

Vous savez que le soir du Grand Feu on s'est réfugiés chez Etienne Simard de la Belle-Rivière. Plus tard Etienne a vendu sa terre à son frère José Simard; José l'a donnée à son fils Georges; Georges a vendu à Alfred Côté appelé "Petit" Côté, fils de Thomas; Petit l'a transmise à son fils Edgar, qui l'occupe actuellement.

Dans le temps du Grand Feu y avait à Saint-Gédéon: mon oncle Nazaire, c'est là qu'on restait; Joseph Larouche restait dans ce temps-là sur la terre à Frile (Wilfrid) Boivin, c'est lui qui a bâti la première maison sur cette terre-là. A c't'heure on va prendre à Coushepaigane: Georges et François Laplante, ils étaient garçons et ils restaient avec leur père Célestin Laplante; y avait un nommé Thomas Simard, c'était pas parent avec nous-autres. Dans ce bout-là c'est à peu près tout ce qu'il y avait quand on est arrivés icite. A c't'heure on va prendre aux Iles: Augustin Boudreau, le père de la première femme du bonhomme Elie Murray; il est venu veuve (veuf) quelques années après le feu; le bonhomme Joseph Lessard; faut pas que j'oblige le bonhomme Fleurent Murray, le père d'Elie; la première chapelle a été bâtie sur sa terre. La place avait été marquée chez Eugène Côté (cultivateur là en 1934), mais ils l'ont changée de place parce que c'était pas dans un bon centre. Il y avait une croix de plantée pour marquer la place. Je pense que c'est M. Leclerc qui est venu pour changer la place; il était grand vicaire dans ce temps-là et restait à Hébertville; mais je ne suis pas sûr. Ensuite il y avait Georges Murray. Quand on est arrivés icite c'était à peu près tout ce que y avait de familles résidentes.

La première chapelle a été bâtie par *courvées* (corvées). On a équarri le bois: ça avait été réparti, on avait chacun tant de morceaux à équarrir. Quand le bois a été rendu sur place, chacun a aidé pour rendre la chapelle logeable. Dans ce temps-là fallait s'entraider. Quand un homme se bâtissait on lui aidait tous.

Dans ce temps-là on a été desservis par le curé Vallée. C'était drôle quand il venait; il se retirait chez mon oncle Joseph Larouche, sur la terre qu'occupe aujourd'hui Joseph Couture. Mon oncle était un joueur de violon; le soir il nous faisait danser. Il voulait pas qu'on danse avec les filles; ceux qui faisaient les filles on leur mettait un mouchoir rouge autour du bras,

puis quand les garçons se trompaient en dansant, prenant ceux qui étaient pas marqués, le curé avait bien du plaisir.

La première chapelle, c'était ben beau. Le plancher de haut était embouveté à la main. J'étais assez vieux pour travailler, j'avais autour de 17 ans. Le curé venait toutes les trois semaines, c'est selon que ça adonnait. Je peux pas dire combien de temps la chapelle a servi, mais je me rappelle bien quand elle a brûlé. Le curé Onésime Tremblay était curé icite y avait pas longtemps. On avait bâti une ralonge à la chapelle pour le loger. Il avait avec lui son père et sa mère, deux de ses frères et une soeur. Le feu a pris par la cuisine. Ils ont sauvé le bon Dieu et quelques petites affaires. C'était le soir devers onze heures. Le lendemain ça brûlait encore un peu. Le curé s'est logé en attendant chez le voisin, mais je ne me souviens pas lequel.

On a rebâti tout de suite une bâtisse pour loger notre curé, et après une salle publique pour dire la messe. Ça c'était dans l'hiver. Ça a pris une partie de l'été pour faire la salle publique.

La première chapelle était à la même place que le presbytère est aujourd'hui, la porte en venant par icite (du côté sud). Ensuite on a changé de curé; le curé Paradis est arrivé; lui a bâti la première église, bâtie sur le même solage que c't'elle-là d'aujourd'hui. Elle était en bois. C'est nous-autres, les habitants, qui avons fourni le bois pour rien (c'est-à-dire gratuitement). On a été répartis d'après nos valeurs et on a fourni pour ce qu'on valait. Là ils ont donné ça à un contracteur pour la mettre logeable, un homme du village d'Hébertville, Eugène Pelletier. Il a pris le monde d'icite en partie; il a commencé au printemps et le soir de la *minuite* le curé Paradis y disait la première messe. M. Paradis c'était un homme entrepreneur; il voulait avoir trois cloches et il savait pas comment faire pour ça. Il a demandé aux habitants de semer une planche de grain durant deux ans et de mettre une croix de bois dessus (pour la marquer). Ce que la planche de grain rapportait on le battait et on allait le lui porter. Lui vendait ça pour les chantiers et avec l'argent il a acheté ses cloches. Il avait du talent M. Paradis.

Les cloches ont été bénites le dimanche par Mgr Racine. Il a eu des petits cadeaux; avec ça il a complété la somme pour payer ses cloches. Dans ce temps-là y avait pas de chars; on a été cri les cloches en voiture à Chambord.

L'église était bâtie sur le même plan que celle d'aujourd'hui. Il y avait une chaire. Elle a brûlé le soir, à peu près vers 8 heures et demie. C'est un jeune garçon qui était troublé qui a mis le feu. Il avait été dans le bas de la sacristie; là il y avait des rameaux et le feu a pris par là. Ils ont sauvé le bon

Dieu chez Evariste Simard. Ils ont sauvé joliment de quoi. Ce qui faisait pitié c'est quand les cloches sont descendues. Moi je les ai pas vues, mais ceux qui étaient là disaient ça. Ils les ont envoyées pour les faire réparer.

On a rebâti tout de suite dans la même été; ça a été fait par des maçons de Jonquière ou de Chicoutimi, je crois, des Poitras. M. Paradis avec l'argent des assurances a acheté les matériaux; après il a passé par les maisons et il nous a fait donner chacun six barriques de sable, six milles de briques. Il nous avait dit: "Je vous donne la permission de charroyer le dimanche si vous n'avez pas le temps la semaine".

La première fromagerie a été bâtie par Joseph Girard, ex-député. Il avait acheté une maison de 20 pas sur 20 et avait installé une fromagerie là-dedans, sur la terre de Wilfrid Simard, où est aujourd'hui son fils Joseph Simard. On était contents; le fromage se vendait pas cher, mais on était contents d'avoir ces petites payes-là. C'est lui, Girard, qui a fait le fromage la première année; la deuxième année il a engagé Patrice Lévesque; il a resté quinze jours pour lui montrer, après il est parti et Patrice a fait tout seul.

J'ai 27 *filleux*. J'ai 2 *fillotes* qui sont religieuses. Au commencement, quand j'étais compère, ça me coûtait pas cher; y avait pas de cloche dans ce temps-là. Des fois j'achetais pour 15 cennes de paparmans; ça c'étaient des compérages qui me coûtaient pas les plus chers. On prenait une voiture; le père descendait avec les compères, la commère portait (l'enfant). Moi j'ai jamais refusé d'être compère; je trouvais que c'était une insulte de refuser. Dans ce temps-là on faisait baptiser et on s'en allait chez nous; des fois on retournait veiller huit jours après pour étrenner un jeu de cartes.

Je me souviens qu'au printemps, quand j'étais jeune, on tuait des petits oiseaux et maman nous faisait des bons ragouts. C'était bon, ça avait le goût fin. Il y avait des marles; batége que c'était bon! Ça vaut le pigeon.

Grandmont était un gâs qui venait du Su. Je ne sais pas s'il avait un autre nom, mais je ne l'ai jamais entendu nommer autrement que sur ce nom-là. Il arriva par icite il était garçon; il arriva vers Hébertville Station aujourd'hui; dans l'automne il a pris une *djob* pour les Price pour faire des billots. Il a engagé une *gagne* d'hommes. Il faisait chantier dans le haut de la rivière Bédard et faisait transporter ses billots sur la rivière d'icite. Plus tard on a donné à cette rivière-là le nom de "rivière à Grandmont" en mémoire de cet homme-là. Depuis ce temps on appelle la paroisse *Grandmont* et quand elle a reçu le nom de "Saint-Gédéon" on disait: "Saint-Gédéon de Grandmont".

Il s'était fait un chemin d'Ilébertville à son camp, en haut de la rivière Grandmont, pour porter ses provisions. Ce chemin passait juste vis-à-vis l'église qu'on a aujourd'hui. Dans le printemps il s'était marié avec Constance Lemay d'Ilébertville. Au printemps d'ensuite, après sa djob finie, il a laissé sa femme et est parti sans lui dire un mot. (7) Elle a eu beaucoup de peine. Elle était belle, batége! Elle a continué à rester chez son père à Ilébertville. Quelques mois après elle a eu un bébé, une fille, qu'elle a appelée Constance comme elle. On disait: "la grosse Constance" et "la petite Constance". L'enfant a grandi et plus tard elle s'est mariée avec un frère du curé La-voie d'Alma...

Quand on a construit le chemin de fer (de Chambord à Chicoutimi), Ilébertville voulait l'avoir, mais les compagnies ont trouvé que ça serait moins coûteux et plus d'adon de le faire passer par Saint-Gédéon. Ça fera 44 ans à l'été qu'il est construit.

J'ai mené les ingénieurs tout l'été. Ils se pensionnaient chez Joseph Audet; ils étaient deux et donnaient \$7.00 de pension par mois chacun. Moi et Etienne Brassard on avait pris la djob pour les mener et on travaillait quand ils avaient de l'ouvrage à nous donner. Ça nous donnait \$2.50 par jour avec notre voiture et quand on travaillait on avait en plus \$1.25 par jour. Des journées on allait à Ilébertville Station et d'autres journées on prenait l'autre bord, on se rendait jusqu'au Poste. Il y avait des *gagnes* partout pour travailler. Le premier tracé était fait, mais c'était pour corriger et faire des petits changements. Ils ont passé l'été icite. Le chemin de fer s'est fini cet été-là. C'était en 1892, si j'ai bonne mémoire. Les ponts étaient faits, mais ils se sont achevés dans l'hiver.

Victor Tremblay, p.d.

- (1) Mon père, Onésime Tremblay, a demeuré depuis sur cette terre, qui continue d'appartenir à la famille.
- (2) La "cave de dehors" était un coveau creusé dans un endroit sec, lambrissé à l'intérieur en poutres et recouvert d'une épaisse couche de terre; il servait à conserver les potates, légumes et autres choses qui exigeoient un lieu frais.
- (3) En réalité il se refugio dans l'écorce de la Belle-Rivière; celle-ci étant escarpée et glissante, on comprend la nécessité pour le réfugié de s'agripper à des branches pour ne pas glisser à l'eau.
- (4) "Faire de la terre" c'est défricher.
- (5) Cette "compagnie du boignoge" était à compagnie Duke-Price, responsable du relèvement du niveau du lac Saint-Jean et des dommages qui en résultoient.
- (6) Terme courant pour désigner la farine.
- (7) Ceci n'est pas tout à fait exact.

Correction et complément

On a sans doute remarqué l'erreur commise dans l'indication mise au bas de la photographie de Ménéalque Tremblay, à qui on donne là le nom de "Nolasque". Je suis seul responsable de cette erreur, due à une distraction bien explicable mais regrettable quand même.

Il nous fait plaisir de présenter une autre photographie de Ménéalque Tremblay datant des années de sa carrière d'avocat. Elle nous a été procurée par un ami fidèle de notre société, M. l'abbé Arthur Bergeron, curé de Wickham, comté de Drummond.



Nous profitons aussi de l'occasion pour préciser un point de détail.---Dans l'article sur l'avocat Onésime Tremblay paru dans SAGUENAYENSIA en janvier-février 1962 on disait que Ménéalque Tremblay était pour son neveu Onésime "son mentor et que c'est grâce à lui qu'il put faire ses études de droit". Cette manière de dire, suggérée par une lettre de M. Paul Tremblay, tend à faire entendre que le magistrat aurait même payé les études universitaires du jeune homme, tandis qu'en réalité c'est à son influence et non à son aide financière que le jeune homme doit d'avoir étudié le droit, études dont le coût a été assumé par sa famille, qui était en mesure de le faire.

Nous tenons à l'exactitude.

Victor Tremblay, p.d.



Les mariages de la région

Relevé fait par Léonidas Bélanger — (Continuation)

INTERPRETATION DES SIGLES:

- B. — Recueil des Généalogies des comtés de Beauce — Dorchester — Frontenac, par Frère Eloi-Gérard.
 Ch. — Recueil des Généalogies des Comtés de Charlevoix et de Saguenay, par Frère Eloi-Gérard.
 Charl. — Dictionnaire généalogique des Familles de Charlesbourg, par l'abbé D. Gosselin.
 R.O. — Généalogies des Familles de la Rivière-Ouelle, par l'abbé Adolphe Michaud.
 I.O. — Généalogies des Familles de l'île d'Orléans, par l'abbé Michel Forgues.
 Beaupré — Généalogies des Familles de la Côte Beaupré, par l'abbé Charles Beaumont.
 R. — Tableau généalogique des Mariages du diocèse de Rimouski, par Mgr C.-A. Charbonneau.

Corrections aux mariages

NOTRE-DAME DE LATERRIERE.

Volume 4 numéro 5

Page 108 — et de Marie Luce Fillon A.G. 1829 au lieu de A.G. '829.

Page 109 — 24 août — HUDON dit Beaulieu, Pierre, fils Majeur de Moïse Hudon dit Beaulieu et d'Angèle St-Onge (Kamouraska, 1-9-1823).

1857, 4 août — BLACKBURN, Pitre, fils majeure d'Augustin, au lieu d'Auguste.

Page 110 — 1861, 8 janvier — Geneviève Gauthier (Ch. Gonthier 29) au lieu de 24.

Volume 4 numéro 6

Page 132 — 3 mars — DESBIENS, Héli,... Pierre Gauthier (Ch. Gonthier 75) au lieu de 73.

1863, 15 septembre — DUFOUR Hypolithe,... Marie Céline Girard et non pas Délima.

Le 26 octobre 1863 — ALLARD, Jean,... marié à Olympe et non pas Alympe.

Page 133 — 10 janvier 1865, — FORTIN, François fils majeure de Roger Fortin (Ch. 92) au lieu de Laforest Onésime.

Le 23 janvier — BRASSARD, Joseph, au lieu du 3 janvier.

Page 134 — Le 27 février — DESBIENS, Pierre,... de Jules Gauthier (Ch. Gonthier 88).

Volume 5 numéro 2

Le 7 janvier 1868 — DESBIENS, Raphaël (Ch. 50),

veuf de Phébée Morin (Ch. Morand 5); marié à Joseph POTVIN (Ch. 20), veuve de Cyrille Emond (Ch. 5). Il se marie en première noce à Grande-Baie, le 21-9-1847.

Le 13 janvier — EMOND, Achille,... et de Josephite Potvin (Ch. 20); marié à Délima Gauthier, fille mineure de Jules...

Le 2 février 1869 — BOIVIN, André,... Chrys. Boivin (Ch. 71) au lieu de 171.

SAINTE-ANNE-DE-CHICOUTIMI.

Volume 5 numéro 2

Page 59 — Le 27 février — SAVARD, Siméon, fils mineur de Léon Savard et non Simard.

Page 60 — 8 janvier — SIMARD, Fr.-J... et de Madeleine McNicoll. (Grande-Baie, 18-6-1848) au lieu du 8-6-1848.

Page 61 — Le 7 juillet — DUCHESNE, Joseph,... Clet Duchesne (Ch. 82) au lieu de Ch. 821.

NOTRE-DAME D'HEBERTVILLE

Volume 5 numéro 4

Page 83 — 1853, 23 janvier — Delphine PARADIS, fille mineure au lieu de majeure.

Le 13 juin — GRANDMONT, au lieu de GRANDMINT.

1854, le 13 février — BOLDUC,...Angèle Simard (Ch. 67) et non 17.

Page 84 — 1858. 18 octobre — LEBEL, Joseph,... (Kamouraska 16-9-1828) au lieu de 1829.

1860. 9 janvier – SIMARD, Georges,... Solfrid LEMAY dite Poudrier, fille majeure de Joseph Lemay dit Poudrier et de Constance Bélanger.

1862, 3 février – BERUBE,... Isaac Bérubé (R.O. Page 36)... Josephte Dubé (R.O. Page 181).

Page 86 – 1864, 2 février, BEGIN,... François Bégin (B. 39) Luce Bégin (B. 41), Lauzon 27-11-1820.

1865 – DROUIN,... Jean Drouin (B.41) et non 31.

Volume 5 numéros 5 et 6

Page 119 – 1865 au lieu de 1854.

Les quatre premiers mariages de cette page sont une répétition du numéro précédent.

Le 17 janvier – DROUIN, Olivier,...

Page 120 – 9 avril – ST-PIERRE, Bruno,... et de Josephte et non Joséphine.

Page 121 – 18 février, VANDAL,... Augustin Néron (Ch. 5) au lieu de Ch.15.

5 août... – Lotbinière 12-4-1831 et non 12-11.

30 juin – COULOMBE,... Appoline Dallaire (Ch.23) et non Ch. 33.

Le 14 septembre... – Pierre Tremblay (Ch.503). Olymphe Pilote (Ch.19).

Volume 6 numéro 1

Page 11 – 24 juin – Paschal Hudon dit Beaulieu (R.O. page 314) au lieu de page 34.

Le 4 octobre – et de feu Adèle Larouche, ajouter (Grande-Baie, 9-1-1849).

1871, 16 janvier – Epiphane Otis (Ch.10) au lieu de 110.

Page 13 – 1873, le 7 janvier au lieu du 17 janvier pour le premier mariage... majeure de Joseph Côté (Ch.34) et non (Ch.183).

Le 5 mai – LAPRISE, Antoine, fils mineur d'Antoine Laprise...

Page 14 – Le 26 octobre, TREMBLAY, Osias,... de feu Olymphe Simard (Grande-Baie, 12-9-1844) et non Hébertville 13-6-1853.

Le 3 août – et de feu Marie Moreau (Grande-Rivière 31-8-1847).

Le 18 août – Poulin (Ch.4) et non Ch.14.

Volume 6 numéro 2

Page 35 – Le 6 avril –SIMARD, Ismaël et non Israël.

Le 16 novembre – Marie-Philomène Hudon dit Beaulieu et non Bilodeau.

Page 37 – Le 23, HARVEY, Jules,... Paradis (Roberval 9-4-1864) et non 1863.

Le 20 août, PARADIS,... Marie-Victoria HUDON, fille mineure et non majeure.

Page 38 – 26 novembre – ... compléter: et de Justine Vandal (Ch.5).

Volume 6 numéro 3

Page 50 – 11 août – ... marié à Démerise TREMBLAY et non Damaris.

Page 60 – le 12 janvier – ... enlever la 7ième ligne.

Le 13 septembre – et de Flore Miville dite Deschenes, ajouter: (Laterrière 24-8-1856).

Page 61 – Le 24 janvier – TREMBLAY, François, ajouter: (Ch.2093).

Le 7 septembre – fils de Pierre Hudon dit Beaulieu et de Luce Bouchard de Saint-Denis.

Page 62 – Le 5 septembre, enlever la 6ième ligne.

Volume 6 numéro 4

Page 85 – Le 28 juillet, ajouter: et d'Henriette Robitaille (Bagotville, 12-1-1864).

Page 86 – Le 15 août – Marie-Hélène DIONNE, fille mineure et non majeure.

Le 3 octobre – TREMBLAY,... et de Marie-Anne Tremblay (Ch.159) et non Ch.15.

Volume 6 numéro 5

Page 107 – Le 6 février – HUDON, Louis,... et de feu Arthémise Labrie ajouter: (Kamouraska, 16-7-1850).

Page 108 – 5 mars HUDON dit BEAULIEU, marié à Marie-Clémence et non Clément.

Page 109 – Entre le mariage de Serien dit Langlais du 24 septembre et le suivant du 7 janvier intercaler l'année 1890.

Le 4 août – TREMBLAY, Médéric,... Ide Bouchard (Grande-Baie, 31-3-1856) au lieu de Grande-Baie, 3-1-1850.

Volume 7 numéro 1

Page 12 – 23 août – et de Radegonde Paradis, ajouter: (Hébertville 13-9-1855)... et de Florence Miville dite Deschenes, ajouter: (Laterrière 24-8-1856).

Volume 7 numéro 3

Page 60 – 1896, le Sième mariage, changer la date

qui est du 10 février et non du 10 janvier. C'est le mariage de Victor Vézina.

Volume 7 numéro 4

Page 84 – 13 février – BOUCHARD, Elzéar,..... veuve de Xavier Bouchard (Hébertville, 26-8-1889) et non 28-8.

Volume 7 numéro 5

Page 108 – Au haut de la page: Dispense du 3ième au 3ième degré de consanguinité.

Le 1 juillet – Philias Gagné (Ch. 111) et non 11.

Le 27 octobre – VILLENEUVE, Ferdinand,..... dispense du 4ième au 4ième degré de consanguinité.

Le 12 mai et non le 21 pour le mariage de Octave Gervais.

Page 110 – Georges Tremblay, le 22 août et non le 27.

Le 6 mars – BOUDREAULT,..... et de feu Adéline Girard et non Adélaïde.

Volume 7 numéro 6

Page 132 – 17 juillet, BOUCHARD,..... feu Générat et non Général.

Le 4 septembre – TREMBLAY,..... marié à Amarilda Fortin et non Amaulda.

Page 134 – Après le mariage d'Alfred Lawoie ajouter le mariage suivant:

Le 27 avril – TREMBLAY, Henri, fils mineur de Thaddée Tremblay et de Victoria Boulianne, marié à Luce FORTIN, fille majeure de Mars Fortin et de Delphine Larouche (Hébertville, 13-4-1874)

Volume 8 numéro 1

Page 12 – 31 janvier, HUDON,..... et de Marie Savard (Hébertville, 6-2-1888) et non 1-5-1865.

Le 29 mai – L'ABBE,..... et de Praxède Gagné (Hébertville, 1-5-1865) et non 4-5-1874.

Page 13 – Le 24 avril, GAUTHIER,..... Maximien Gauthier dit Larouche (Ch. 158).

Après le 31 juillet – Mariage de Gagné, ajouter le mariage suivant:

31 juillet – FOURNIER, Emile, fils majeur de Germain Fournier et de feu Henriette Simard (Hébertville, 8-1-1883); marié à Flore HUDON, fille ma-

jeure d'Adélarde Hudon et d'Eléonore Paradis (Hébertville 20-1-1885).

Fin de corrections.

Jusqu'à maintenant il a été publié dans la revue *Saguenayensia* 2,731 mariages répartis comme suit:

Chicoutimi, Paroisse Saint-François-Xavier, 1845-1870: 718

Grande-Baie, Paroisse Saint-Alexis, 1842-1870: 588

Laterrière, de 1855 à 1870: 153

Sainte-Anne-de-Chicoutimi, de 1860 à 1870: 99

Bagotville, Paroisse Saint-Alphonse, de 1858 à 1870: 180

Notre-Dame d'Hébertville, de 1855 à 1911: 993.

Il est assez difficile, dans une aussi longue énumération de noms et de dates, de ne pas faire d'erreur; soit erreur de lecture, mauvaise interprétation des registres, qui à ces dates reculées ne sont pas toujours d'une lecture facile, sont brisés, incomplets ou encore pratiquement effacés; aussi les omissions ou erreurs sont souvent hors de notre contrôle et je serais très reconnaissant à tous ceux qui les constatent de les signaler, de même que les compléments qui manquent aux nombreux mariages non encore rattachés au précédent.

LEONIDAS BELANGER

Ils
méritent
qu'on les connaisse

*"D'un regard anxieux, je cherche vainement,
Quel que soit le livre que j'ouvre,
Tous ces héros obscurs qui, sur ce sol naissant,
Versèrent tant de fois leurs sueurs et leur sang
Et qu'aujourd'hui l'oubli recouvre.
Ils furent grands pourtant ces paysans hardis
Qui sur ces bords lointains détièrent jadis
L'enfant des bois dans ses repaires,
Et perçant la forêt, l'arquebuse à la main
Au progrès à venir ouvrirent le chemin....
Et ces hommes furent nos pères."*

Louis Fréchette.

Mariages de Notre-Dame du Lac St-Jean

(ROBERVAL)

1860

Le premier acte, le 20 octobre, est un baptême, celui d'Ambroise Obiemsavine, abénaquis, fils d'Ambroise Obiemsavine et de Marie-Jeanne Gill.

Le 13 novembre.- GARDIN, Napoléon, fils majeur de Désiré Gardin et de Marie Léonard, de Barfleur en France; marié à Marie-Arsène GIRARD, fille majeure de Jacob Girard (Ch.53) et de feu Mathilde Bouchard. (Ch.139).

1861

Le 3 août.-THIBEAULT, Xavier, fils majeur d'André Thibeault (Ch.17) et de Flavie Tremblay (Ch.87) des Eboulements; marié à Marie-Arsène TREMBLAY, fille mineure d'Irénée Tremblay et de Marie-Arsène Tremblay (Grande-Baie,9-1-1843). Dispense de consanguinité.

Le 3 août.-BOUDREAULT, Antoine, fils majeur de Benjamin Boudreault (Ch.10) et de Marie-Louise Marier (Ch.7) de Laterrière; marié à Calixte THIBEAULT, fille mineure de Prime Thibeault (Ch.22) et de Joséphine Tremblay (Ch.171).

1862

Le 19 août.-BOIVIN, Eusèbe, fils majeur de feu Hyppolithe Boivin (Ch.47) et de Louise Tremblay (Ch.171); marié à Philomène GAGNON, fille mineure de Sabin Gagnon et de Justine Dufour (Grande-Baie,7-8-1843).

Le 27 août.-LAROUCHE, Guillaume, fils majeur de Louis Larouche (Ch.28) et de Geneviève Girard (Ch.16) de Sainte-Agnès; marié à Malvina NOWVAL, dite BOIVIN, fille mineure de Chrysostane Boivin(Ch.71) et de Joseph Tremblay (Ch.171).

Le 16 septembre.-FORTIN, Michel, fils majeur de Joseph Fortin (Ch.78) et de Marie Boivin (Ch.27); marié à Délina FORTIN, fille mineure d'Augustin Fortin et de Sophie Potvin (Grande-Baie,10-7-1843).

Le 16 septembre.-OUELLET, Désiré, fils majeur de Jean Ouellet et de feu Henriette Chamberlan de Saint-Alexandre; marié à Marie BOIVIN, fille mineure de Denis Boivin (Ch.69) et de Calixte Larouche (Ch.21).

Le 24 septembre.-TREMBLAY, William, fils mineur d'Irénée Tremblay et d'Arsène Tremblay (Grande-Baie,9-1-1843); marié à Olive BRASSARD, fille majeure de feu Jean-Baptiste Brassard (Ch.19) et de Marianne Côté (Ch.21).

Le 18 novembre.-BOUCHARD, Fabien, fils majeur d'André Bouchard (Ch.230) et de feu Antoinette Simard (Ch.41) de Baie-Saint-Paul; marié à EmélieGI-

RARD, fille majeure de Noël Girard (Ch.65) et de feu Madeleine Girard (Ch.34).

1863

Le 20 janvier.-DUPERRE, Etienne, -fils majeur d'Etienne Duperré (Ch.17) (R.-5) et de feu Henriette Lemaire (R.28) de Saint-Fabien; marié à Marie TREMBLAY, fille mineure d'Ismaël Tremblay (Ch.703) et de Madeleine Morel (Ch.1).

Le 3 février.-DIONNE, Jean-Thomas, fils majeur de feu Joseph Dionne et de feu Lucille Béchard de Kamouraska; marié à Marie-Louise LAROUCHE, fille mineure de Joseph Gauthier dit Larouche (Ch.35) et d'Antoinette Bouchard (Ch.94) de Saint-Alexis.

Le 11 février.-BUTEAU, Ferdinand, fils majeur de Marcel Buteau (Ch.14) et d'Adélaïde Tremblay (Ch.248) de Saint-Alphonse; marié à Appoline LAUNIERE, fille majeure d'Antoine Launière et de feu Félicité Trottier.

Le 14 avril.-BOUCHARD, Joseph, fils mineur de feu Damien Bouchard (Ch.216) et de Madeleine Gauthier (Ch.Gonthier 14); marié à Antoinette MARTEL, fille mineure de feu Antoine Martel (Ch.29) et d'Antoinette Desgagné (Ch.12).

Le 14 avril.-PARADIS, Pierre, fils majeur de Pierre Paradis et d'Anastasie Thériault; marié à Zoé TREMBLAY, fille mineure de Joseph Tremblay (Ch.596) et de Marcelline Terrien (Ch.7).

Le 28 avril.-LAPOINTE, Charles, fils majeur d'Abraham Lapointe (Ch.50) et d'Honorat Jean (Ch.23); marié à Marie SASSEVILLE, fille mineure de Barthélemy Sasseville et de Joseph Tremblay (Grande-Baie,15-8-1843).

Le 9 mai.-CUNNINGHAM dit COUDE, Edouard, fils majeur de Jean-Baptiste Cunningham dit Coudé (Ch.2) et de feu Marie-Anne Lemieux (Ch.4) de Baie-Saint-Paul; marié à Ursule JAMME dit BELGRADE, fille majeure de feu Jean Jamme dit Belgrade (B.3) et de Catherine Nadeau (B.37) de Saint-Isidore de Dorchester.

Le 18 mai.-ST-PIERRE, Théodore, fils majeur de feu Marcel St-Pierre et de Rosalie Marquis de Rivière-du-Loup; marié à Délina LACHANCE, fille mineure de Jean Lachance et de Marie Vermet (Saint-François I.O.1841).

Le 19 mai.-GAGNON, Michel, fils majeur de Pierre Gagnon (Ch.167) et de feu Perpétue Girard (Ch.45); marié à Marie LAVOIE, fille mineure de Mathurin Lavoie (Ch.201) et de feu Elizabeth Tremblay (Ch.250) de Chicoutimi.

La Rivière Sainte-Marguerite

(1915 - 1962)

1 - LES PRICE, PROPRIETAIRES DU SITE & LOCATAIRES DE LA RIVIERE.

Les Price et la Compagnie de la Baie d'Hudson avaient appris à se connaître à l'Anse-à-l'Eau & à Tadoussac, et à mesurer leur force respective. A la rivière Sainte-Marguerite, on assiste à un recul progressif de l'Honorable Compagnie avec les Price "sur ses talons".

Le 2 octobre 1812, le bail exclusif que la Compagnie de la Baie d'Hudson détenait sur tout le territoire du Royaume du Saguenay est résilié. — Dans un mémoire adressé au Gouverneur Elgin, le 10 mars 1849, William Price dit ce qui suit au sujet de la rivière Sainte-Marguerite: "J'ai fait personnellement l'acquisition du site d'un moulin en 1844 par demande directe à l'Honorable Augustin-Norbert Morin, député du comté de Saguenay et commissaire des Terres de la Couronne, sur le désir exprimé par les habitants demeurant à l'embouchure de cette rivière. Rien de bâti encore, à cause des difficultés et des frais à encourir dans la construction d'un barrage, et aussi parce que la réserve de bois n'est pas assurée" (1).

En 1859, La Compagnie de la Baie d'Hudson fermait son comptoir à Tadoussac ainsi qu'à plusieurs autres endroits de la Côte et perdait son monopole sur la pêche, la chasse et la traite. C'est cette même année ou en 1860, semble-t-il, que David-Edward Price obtenait le droit exclusif de pêche sur la rivière Sainte-Marguerite. En tout cas, les Price y étaient parfaitement installés lorsque, le 16 août 1860, ils y accueillaient le Prince de Galles.

11 - LES PREMIERS CHANTIERS (1885-1908).

"C'est dans l'hiver de 1885-1886 que la compagnie Price ouvrit des chantiers importants à la rivière Sainte-Marguerite. On y expérimenta pour la première fois la drave de ce vigoureux cours d'eau. Elle fut conduite par O. Houlianne et se termina le 2 juin sans accident, excepté la perte d'un petit bateau et un bain forcé de quelques minutes au bénéfice de ceux qui le conduisaient" (2).

A cette époque, la compagnie confiait, par un contrat annuel, le soin d'approvisionner hommes et chevaux des nombreux camps échelonnés le long de la rivière Sainte-Marguerite à Ernest Boivin, "cultivateur débrouillard et homme d'affaires averti", de Bagothville. Ces provisions étaient achetées des cultivateurs et transportées sur place en des voyages hasardeux sur la glace du Saguenay et à l'assaut des monts (3).

Thaddée Tremblay était le contremaître général des opérations: il avait comme assistant Fidèle Gagné. Le bois était rassemblé en "rafts" et toué par les remorqueurs *Bell* et *Marie-Louise* aux scieries de Saint-Etienne d'abord, puis de Sainte-Catherine. Après l'incendie du moulin et du village de Saint-Etienne, le 5 juin 1900, la compagnie Price se réorganisa à Sainte-Catherine, où elle donnait du travail à 100 hommes et débitait 1,800 billots par jour.

Tour à tour et périodiquement, les curés de Sacré-Coeur, de Saint-Etienne et de Saint-Firmin (Baie Sainte-Catherine) allaient visiter les bûcherons et leur porter les secours de la religion. C'est en plein exercice de ce pénible ministère que l'abbé Hippolyte Néron mourut, le 23 février 1908, au camp du "24 milles".

111 - LE MOULIN (1909-1920).

Au cours des années 1908 et 1909 la compagnie transportait son moulin à scie de Sainte-Catherine à Sainte-Marguerite et l'installait à l'endroit appelé depuis lors "Bay Mill". La nouvelle scierie fut mise en marche en août 1909.

Ces activités accrues provoquèrent un afflux de population. Les cultivateurs, comme les Durand, les Gauthier et autres, continuèrent de demeurer du côté nord de la rivière. Mais bientôt, un village de douze familles se forma à proximité du moulin: là résidaient le gérant, les commis, le grand "foreman", M. Wilfrid Boulay, remplacé plus tard par David Durand, Edmour Simard, gérant du magasin, Joseph Gagné, en charge de l'écurie. Il y avait aussi la maison de pension, tenue par M. et Mme Amédée Gagnon, cuisinière, et plusieurs camps où logeaient les ouvriers.

Les gérants furent successivement M. Sissons, M. Lecuit, et enfin M. Joseph-Edouard Caron. Lorsque celui-ci fut transféré à Chicoutimi, en 1915, le moulin ferma complètement pour une période de six mois. En dernier, la direction fut assumée par M. White, assisté de M. Omer Bernier, puis par M. Atkinson. Le gérant-général de la compagnie Price au Saguenay était alors M. Grosart, prédécesseur de M. R. Kane, à Chicoutimi.

A la tête du bureau on trouve M. Houde, M. Philippe LeMarquand, qui ira dans la suite à Sault-au-Mouton, puis à Chicoutimi, et enfin M. Henchey.

La mission se donnait deux fois par année à la maison de pension. Y venaient les curés du Sacré-Coeur, de l'Anse Saint-Jean, de Saint-Félix d'Otis et de Saint-Firmin.



A la rivière Sainte-Marguerite.

Les remorqueurs de la Compagnie à cette époque étaient le *Muriel* et le *Kénogami*. Le naufrage du *Muriel* en 1915 entraîna dans la mort le frère du capitaine Lévesque. On le remplaça par le *Edward Pike*. Les contemporains se rappellent aussi la chaloupe à moteur *Bee*.

Les opérations étant trop coûteuses, elles cessèrent définitivement en 1920. De 1920 à 1924, le travail se réduisit à l'expédition du bois sous la direction de M. Thomas Gagnon (4).

Au cours de l'été 1932, peu de temps après son ordination, celui qui écrit ces lignes fut chargé de donner la mission à Sainte-Marguerite. Il reçut l'hospitalité de M. et Mme Joseph Gagné, parents d'Albéric et gardiens de ce qui était devenu un village-fantôme.
Mgr René Bélanger, p.d.

REFERENCES:

- (1) Archives de la compagnie Price, à Québec.
- (2) "Sacré-Coeur: du grain à l'épi": monographie dactylographiée, par Mlle Françoise Tremblay. Il nous plaît de signaler ici cette remarquable contribution à l'histoire d'un attachant coin de pays.
- (3) Un de ces voyages a été raconté. Voir SAGUENAYENSIA, mars-avril 1962.
- (4) Beaucoup de précisions que nous apportons ici nous ont été fournies par M. Albéric Gagné, de Forestville, M. et Mme Philippe Dufour (parents de M. l'abbé Laurent Dufour, vicaire à la Basilique de Québec) ont aussi envoyé leur part de renseignements. Nous sommes reconnaissants à ces anciens de Sacré-Coeur et de Sainte-Marguerite pour leur précieuse collaboration.



L'établissement Price à la rivière Sainte-Marguerite.

Soeur Jeanne-Agnès, F.C.S.C.J. (1885 - 1932)



Soeur Jeanne-Agnès (Jeanne Lavoie).

BIOGRAPHIE

Marguerite-Marie-Jeanne-Fugénie Lavoie est née à Saint-Alphonse de Bagotville, le 1er juin 1915. Elle était la fille de Georges-Henri Lavoie, industriel bien connu dans la région. En effet, il fut pendant plusieurs années maire de sa ville, fondateur en 1928 des Scieries Saguenay, et l'un des fondateurs du Conseil d'Orientation économique du Saguenay. Par sa mère, née Jeanne Tremblay, elle descendait d'une des plus notables familles de notre région, puisque son arrière-grand-père, du côté maternel, était Onésime Côté, un des premiers marchands de Bagotville, député provincial de la circonscription Chicoutimi-Saguenay de 1890 à 1892, fondateur de la Maison Côté-Boivin de Chicoutimi.

La petite Marguerite fut baptisée le lendemain de sa naissance dans l'église de Saint-Alphonse, par M. le curé Henri Cimon. Sa vie s'écoula ensuite calme et heureuse dans son foyer. Comme elle le raconte dans une notice autobiographique que nous avons pu consulter, grâce à la délicate attention de son ancienne Supérieure provinciale, Soeur Saint-Romuald, elle s'y est sentie en sécurité: "J'ai grandi, dit-elle, dans une atmosphère d'amour. De très bonne heure, je devrais dire depuis toujours, je savais au-dedans de moi-même que je serais religieuse et je n'hésitai jamais.

A cinq ou six ans, je me rappelle bien clairement qu'il m'arrivait de marcher seule et dans ma tête, je m'imaginai revêtue d'une longue robe de religieuse que je sentais toucher mes chevilles à chaque pas et j'étais parfaitement heureuse par anticipation. Combien de fois, depuis, ce souvenir qui était devenu une réalité me fit déborder de bonheur."

En 1922, elle fit sa première communion, événement qui semble l'avoir profondément marquée. Puis ce furent les études primaires au vieux couvent de Bagotville, où elle se montre pieuse, obéissante et pleine de toutes ces qualités dont le climat familial favorisait l'éclosion. Écoutons-là: "Je dois beaucoup à mes parents. J'ai été vraiment heureuse chez nous. Ma foi en Dieu, mon entrain au travail, c'est de mon père que je les tiens. J'avais de l'admiration pour cet homme qu'était mon père, j'en étais fière. J'avais de bons exemples sous les yeux. Ma mère, non moins pieuse, maîtresse de maison exemplaire, économe, dévouée, se dépensait sans compter pour son mari et ses enfants. Que de délicatesses et de tendresses j'ai reçues d'elle! J'étais sa chère grande, elle me traitait en amie".

Le 18 mai 1918 naissait une petite soeur, Marcelle, qu'elle accueille avec joie et qu'elle aimera profondément. Vers ses neuf ans, comme elle nous l'apprend, sa mère lui fera part de la décision qu'elle a prise d'adopter un enfant, orphelin de mère. L'arrivée de ce petit qui s'appellera Jean, a "multiplié notre bonheur" avoue-t-elle. Il complètera le petit cercle de famille, qui d'année en année resserrera les liens qui l'unissaient déjà.

A douze ans, on l'envoie au couvent de Newport, dans le Vermont, pensionnat dirigé par les Filles de la Charité du Sacré-Coeur de Jésus. Elle y gradua en 1931, à l'âge de 16 ans. Lors des vacances, elle était heureuse de retrouver son foyer et ses bonnes amies. Alors elle se donnait du bon temps, soit à la maison paternelle, soit au chalet que possédaient ses parents au lac des-Peck, "La Sauvagère", soit à l'anse à la Mine, près de Sainte-Rose du Nord, où son père exploitait une ferme.

A Newport, elle s'attache vite à toutes ses maîtresses, et c'est "tout naturellement", comme elle le dit, qu'elle s'orienta vers cette Congrégation des Filles de la Charité du Sacré-Coeur de Jésus, dont elle rêvera d'écrire l'histoire. Entrée au noviciat de Sherbrooke à 17 ans, le 8 septembre 1932, elle prit le nom de Soeur Jeanne-Agnès. Elle prononça ses vœux temporaires dans la chapelle du noviciat le 11 août 1934, et ses vœux perpétuels le 17 août 1937.

Elle enseigna d'abord pendant un an, au couvent St-Patrice à Magog, et s'en alla ensuite faire la classe au cours commercial à Newport, durant 15 ans. En 1951, on la chargea du cours commercial au Collège du Sacré-Coeur à Sherbrooke. Heureuse de revenir en terre canadienne, elle eut conscience de ses responsabilités auprès de ces grandes filles auxquelles elle essaya de donner le meilleur d'elle-même. "Je garde, écrit-elle, de très beaux souvenirs de mes années de labeur et d'apostolat auprès des âmes de toutes ces jeunes qui, par leur enthousiasme et leur débordement de vie, m'ont rendue heureuse et ont rempli ma vie de religieuse enseignante".

Le 22 juin 1960, encore en pleine activité scolaire, animée du désir de réaliser un grand rêve de sa vie, écrire l'histoire des débuts de sa Congrégation en Amérique, elle apprend qu'elle est malade d'un cancer dont elle ne pourra guérir. C'est alors que les autorités de la Communauté, dans le but de lui permettre de se documenter à cet effet, l'envoient en France, à La Salle-de-Vihiers, berceau de la Congrégation. Le 7 octobre 1960, elle s'embarque à Montréal à bord du *Saxonia*. Elle passera 4 mois en cet endroit et en reviendra riche d'expérience, de souvenirs et d'amitiés qui l'attacheront davantage à sa famille religieuse. Quittant définitivement le Collège du Sacré-Coeur pour aller demeurer à la Maison provinciale, elle se livre, une fois rendue là, avec toute l'ardeur dont elle est capable, à la composition de son livre. Sa chambre de malade et l'atelier d'imprimerie se partagent ses journées. Au début de septembre 1962, elle a le grand bonheur de distribuer les premiers exemplaires de son ouvrage.

La maladie progresse rapidement. Elle en a pleine conscience. Quelques mois avant sa mort elle écrit: "J'ai conscience que je meurs! Dans mes mains jeunes et vivantes j'offre à Dieu la mort qui s'est installée dans le plus intime de moi-même; j'offre dans mes mains mourantes la vie de mes cellules encore vivantes". Durant les deux années de sa maladie, soit du 22 juin 1960 au 18 octobre 1962, Soeur Jeanne-Agnès fit l'apprentissage du détachement sous toutes ses formes, acceptant avec une âme droite et sincère la volonté de Dieu. "J'accepte ce que Dieu m'envoie, sans raisonner, sans hésiter, dit-elle à l'instar des âmes d'élite. Le sacrifice de ma vie, à 45 ans, je le lui fais de bon coeur puisqu'il me le demande".

Le 18 septembre 1962, elle recevait le sacrement des malades, et le 18 octobre suivant, à trois heures du matin, à l'infirmerie de la Maison provinciale de Sherbrooke, comme elle l'avait écrit pour la mort de Soeur Aline à qui elle avait voué une garde admiration, "le Christ étendit ses bras et la serra sur son coeur".

OEUVRE.

Soeur Jeanne-Agnès n'écrivit qu'un seul livre,

l'Etablissement de la Congrégation des Filles de la Charité du Sacré-Coeur de Jésus en Amérique. C'est une brochure de 208 pages qui raconte les débuts de l'apostolat de cette communauté en terre d'Amérique, de 1905 à 1911. Elle nous dit, dans un mot d'introduction, qu'elle veut révéler à tous les prouesses de ces pionnières qu'il lui a été donné de coudoyer et qui lui sont apparues comme de véritables héroïnes. Mgr Emile Chartier en a fait la préface. Le livre comprend neuf chapitres précédés d'un avant-propos qui relate les traverses de la Communauté en France depuis l'établissement de l'instruction gratuite et de l'école publique; la loi de 1882 déclarant illégal l'enseignement religieux à l'école publique; le bannissement des religieux de l'école publique en 1886; les lois uniques du ministère Combes en 1903, lois qui déclarent qu'il n'y a plus de Congrégations autorisées et non-autorisées, et qu'elles devront disparaître dans un délai de dix ans; la sécularisation et l'exode qui suivit.

Le chapitre premier nous retrace les origines et les développements de la Congrégation en France. Nous y apprenons que c'est le 18 décembre 1823 que Rose Giet, sous la direction de l'abbé J.-Maurice Catroux, curé de La Salle-de-Vihiers, diocèse d'Angers, lui donne naissance.

Le chapitre deux nous décrit les démarches faites par le chanoine Louis Marchand, supérieur de la Congrégation, pour implanter l'oeuvre en Amérique. Aucune réponse favorable ne vient des Etats-Unis. Au Canada, on se montre plus accueillant. Mgr Albert Pascal, vicaire apostolique de la Saskatchewan, Mgr Emile Legal, évêque de Saint-Albert, et surtout Dom Antoine Oger, abbé d'Oka, se montrent intéressés à certains projets. Les deux premiers voudraient qu'elles viennent ouvrir des hôpitaux; le dernier, d'accord avec l'abbé Clermont, curé de Newport, aimerait les voir prendre la direction d'une école de cette localité, école en voie de disparaître, faute d'institutrices. Les démarches de l'Abbé d'Oka sont fructueuses. Le 6 octobre 1905, un premier contingent de 4 religieuses part de La Salle; le 9, en compagnie de Dom Antoine, elles s'embarquent au Havre. Le 18 octobre, elles ont la joie de voir les premiers contours de la terre d'Amérique.

"A l'entrée du Saint-Laurent, note l'auteur, les vagues noires s'apaisent, le froid devient moins intense, un rayon de soleil réchauffe la terre et les coeurs. Cette entrée lumineuse et tranquille est le symbole touchant du calme et de la paix qu'elles viennent chercher en Amérique.

Le navire cesse de tanguer et glisse maintenant sur une mer d'huile. La rive sud, que l'on voit d'abord, présente d'immenses champs bornés par des forêts dominées par des montagnes. Disséminés un peu partout, des clochers effilés s'élancent vers le bleu du ciel, avec des maisons-joujoux plantées en grappes tout autour." (Page 43).

Le 19, à six heures du soir, c'est l'arrivée à Montréal. Une déception les y attend. L'abbé Antoine Clermont leur apprend que Mgr Michaud de Burlington, son évêque trouve que les lourdes obligations financières qui pèsent alors sur la paroisse de Newport, ne permettent pas, pour le moment, la fondation projetée. On envisage alors la possibilité d'aller en Alberta. Mais, invitées par l'abbé Clermont, elles se rendent au presbytère de Newport.

Le chapitre trois nous renseigne sur l'histoire troublée de la paroisse de Newport, la déplorable situation financière qui y règne, les démêlés de la Cure avec l'évêché de Burlington. Au chapitre suivant, nous assistons aux véritables débuts de l'apostolat en terre étrangère. C'est l'ouverture des classes le 20 novembre; ce sont les difficultés que l'on doit affronter avec la langue, le froid et tout un petit monde d'enfants espiègles et turbulents. Ici se placent de judicieux éloges à l'endroit des pionnières, Soeur Aline, Soeur Saint-Edgar, Soeur Saint-Gérard Magella, Soeur Saint-Ferdinand. Leur dévouement fut sans borne et sans lassitude. Pour les distraire un peu, l'abbé Clermont leur offrait, de temps en temps, un plaisir qu'elles appréciaient beaucoup, les promenades en carrioles. Nous aimons à en reproduire la description que Soeur Jeanne-Agnès en fait:

"L'abbé Clermont, voyant les maîtresses s'user à la tâche, veut leur procurer quelques délassements. De temps en temps, à cinq heures du soir, il attelle son cheval et envoie les religieuses, accompagnées de Mlle Legault, faire une courte promenade. Emmitoufflées dans la traditionnelle couverture de fourrure du "berlot", ne laissant paraître que le haut de la cornette, elles constituent un groupe d'un aspect bizarre et elles en rient de bon coeur.

Quand la voiture tourne à gauche, vers l'ouest, on pénètre immédiatement dans une forêt d'arbres blancs. Les sapins et les épinettes ploient sous les myriades de flocons de neige apportés par la tempête. Sur les branches d'un verre transparent se dessinent des courbes gracieuses sous un ciel bleu turquoise. Le sol gonflé et bouffi étincelle d'étoiles bleu foncé. Le galop du cheval et le glissement du traîneau foulent la neige qui éclate dans l'air en pétilllements clairs et sonores; de temps en temps, on entend dans la forêt le craquement sourd d'un érable qui se fend sous la gelée. On respire un air tonifiant, on ressent dans tout son être une caresse fortifiante. Ce paysage, tout fait de main divine, si neuf pour les émigrés d'hier, élève leurs facultés sensibles et intellectuelles vers Dieu". (P. 89).

Le chapitre cinq nous reporte à l'arrivée du second contingent, le 18 mai 1906. Elles sont quatre. Le Chanoine Marchand, leur supérieur, les accompagne, et il trouve les arrivées d'hier dans un état fi-

nancier plus que lamentable. On envisage même la possibilité de déménager à Sherbrooke, où Mgr Larocque les recevrait à bras ouverts et leur permettrait même d'y fonder un noviciat. Mais le Chanoine Marchand arrange les choses, achète une maison à Newport avant de repartir avec la consolation de laisser ses soeurs dans une certaine sécurité. L'auteur s'arrête encore ici pour nous parler de ses chères pionnières. C'est Soeur Sainte-Thècle, la jardinière, le médecin et la "faiseuse de miracles"; Soeur Renée-de-Saint-Joseph, l'humble artiste, si bonne pour les petites; Soeur Elie-du-Carmel, l'impétueuse annaliste; Mère Alexandrine, l'amie dévouée des futurs prêtres; Soeur Séraphine qui a accepté de devenir converse, pour venir aider matériellement l'oeuvre d'Amérique.

Le chapitre six nous parle du troisième contingent arrivé en octobre 1906, de la fondation difficile de l'école de Champlain, des difficultés terribles que l'on doit toujours surmonter à Newport, du nouveau voyage du chanoine Marchand le 11 avril 1907.

Le chapitre sept s'ouvre sur un accent de tristesse; leur grand protecteur, le chanoine Marchand vient de mourir. Les difficultés continuent à Newport, mais un beau jour on apprend que le diocèse va prendre à sa charge le règlement de la dette de la paroisse. A l'été de 1909, la joie est à son comble; le 1er août, un dimanche, Mgr Larocque, évêque de Sherbrooke, Dom Antoine Abbé d'Oka, Mgr Racicot, auxiliaire de Montréal, assistent à l'ouverture de l'église neuve qui depuis si longtemps attendait d'être ouverte au culte. Le 18 décembre 1909, a lieu la bénédiction du couvent de Newport; le chanoine Girault, le nouveau supérieur vient en visite avec deux assistantes-générales; on parle de construire un noviciat.

Au chapitre suivant, on entre en plein rayonnement. Soeur Jeanne-Agnès revient un peu en arrière pour nous parler des débuts héroïques du couvent de Champlain, où la première installation matérielle est pitoyable et où meurt dans la plus édifiante résignation Soeur Aline. L'auteur y raconte aussi les débuts heureux de la Crèche de Magog le 1er octobre 1907, et sa transformation en hôpital en 1939; elle nous parle des débuts des Soeurs à la direction de la plus grande école de Magog en septembre 1909, de la fondation la même année, du couvent de Valcourt.

Enfin, le chapitre neuf, intitulé essor, s'ouvre sur la fondation du noviciat à Sherbrooke en 1911. On y apprend également que, en 1922, plus de 100 religieuses françaises, canadiennes et américaines forment une communauté solide. Puis c'est le règne progressif de Mère Marie-Alexandrine, l'ouverture de 16 écoles de village, l'agrandissement du noviciat, la première mission en Afrique; la fondation d'un scolasticat Ecole normale en 1939, de l'Ecole normale en 1942, la direction de l'hôpital de Sherbrooke, la fondation du premier collège classique féminin à Sherbrooke en 1945, la division, en 1949, de la Province canadienne et de

la Province américaine, l'élan général donné à la formation académique des Soeurs. Puis le livre se termine sur un mot d'éloges à l'endroit de la Supérieure provinciale canadienne actuelle, femme "à l'insolent bon sens", selon le mot de Mgr Chartier, Mère Saint-Romuald.

Voilà le livre qu'il nous a plu de présenter aux lecteurs de Saguenayensia. C'est un livre bien écrit, dans un style sobre et selon les exigences de la méthode historique actuelle. C'est aussi un document irrefutable, un témoignage d'admiration devant l'oeuvre inappréciable qu'ont accomplie ailleurs et chez nous,

ces admirables communautés de femmes qui se sont dépensées sans compter et parfois de façon héroïque, au service d'une jeunesse qu'elles voulaient belle et noble, digne de Dieu et de la patrie.

PUBLICATIONS.

L'établissement de la Congrégation des Filles de la Charité du Sacré-Coeur de Jésus en Amérique.
Les Filles de la Charité du Sacré-Coeur-de-Jésus,
605, Bowen sud, Sherbrooke, Québec, 208 pages.

Raymond Desgagné, ptr

La Baie des Hahas en 1870



En publiant la gravure reproduite ici, le périodique CANADIAN ILLUSTRATED NEWS du 6 août 1870 l'accompagnait de la note suivante, que nous traduisons.

"La Baie des Hahas, l'un des plus beaux ports du Saguenay est aussi un lieu important de villégiature d'été et se place au rang de La Malbaie, Cacouna, Kamouraska et Tadoussac dans la série des endroits du Saint-Laurent qui offrent de l'attrait aux touristes et à ceux qui prennent des vacances.

La baie des Hahas s'ouvre du côté sud du cours d'eau et sa ressemblance avec le fjord Saguenay que

les voyageurs s'y trompent facilement. -- Elle est située à environ 19 lieues de l'entrée du Saguenay et à environ 7 lieues de Chicoutimi dont elle est séparée par une langue de terre d'environ 16 milles de largeur. Depuis Tadoussac jusqu'à la baie des Hahas, des murailles de montagnes enferment le cours d'eau des deux côtés, en présentant des caps et promontoires qui s'y avancent. Cependant, dans le voisinage de la baie la terre est plus basse et plane du côté sud. Le voisinage offre des lieux assez bons pour la pêche au saumon et la baie des Hahas a toujours été recherchée comme lieu favorable au repos par des amateurs de la vie agréable."



une
entreprise
de chez-nous
opérant
des magasins
de variétés
dans
3 PROVINCES
du CANADA

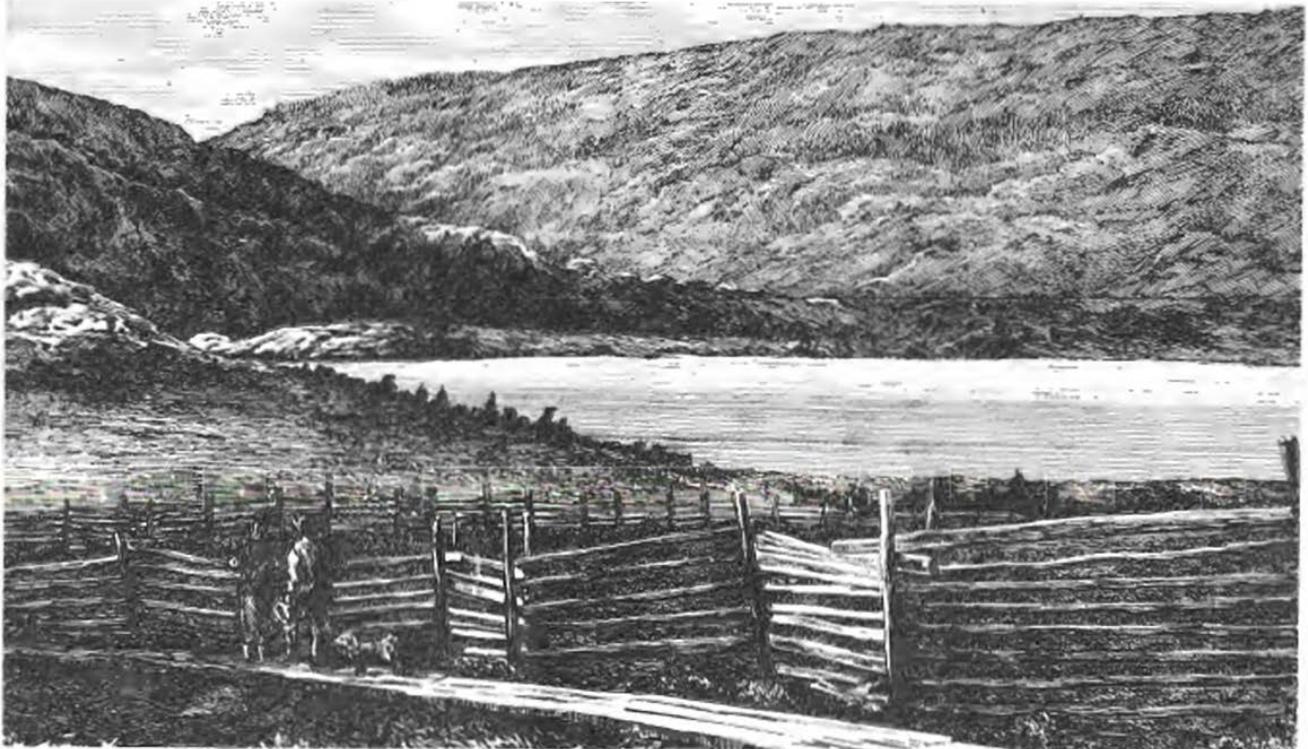
LES MAGASINS CONTINENTAL LTÉE



(LES VILLES OÙ IL Y A UN MAGASIN CONTINENTAL SONT ENDIQUÉES SUR LA CARTE)

Hommages de la Compagnie Price Limitée

"DEPUIS 1838. UN NOM DU SAGUENAY"



Le lac Tadoussac près de l'établissement de Price à l'Anse-à-l'Eau. (Gravure du Canadian Illustrated News, 1871)



La maison de confiance



- plomberie
- chauffage
- couverture
- brûleurs à l'huile
- air climatisé
- ventilation

46 ouest, rue Jacques-Cartier
CHICOUTIMI

avec
Coke
y a d'la
joie!



BOIS ET MATERIAUX DE CONSTRUCTION

1, RUE ELGIN

BAGOTVILLE

Hommages de



PONTIAC
BUICK
CADILLAC
VAUXHALL
CAMIONS GMC

TELEPHONES 442-3431 - 32 - 33

601, BOULEVARD DEQUEN - ALMA, P.Q.

Une expérience de quatre générations

AUBIN & FILS

ENR.

Directeurs de Funerailles
Trois salons à votre service

AMBULANCE
543 - 3331

412 est, rue Jacques-Cartier - CHICOUTIMI

Les Tailleurs



Une industrie de la région
depuis quarante ans.



Laflamme & Cie Ltee

317 est, rue Racine

CHICOUTIMI

Hommages de

La maison

THIFFAULT & SAINTONGE

LIMITÉE

Nouveautés

122 est, rue Racine

Chicoutimi

Hommages de



59, Ste-Jeanne d'Arc

Jonquière

mhOTEL

le Montagnais



LE CHOIX DES CONGRÈS

Salles pour tous les genres de réceptions

Boulevard Talbot

Hommage à Saguenayensia
et à la Société Historique
du Saguenay



Produits CANA
et BORDEN

435 avenue Ste-Anne

Chicoutimi

LA MAISON

Savez-vous ?
que



355 Est. rue Racine
CHICOUTIMI, Qué.

Est la première
organisation
du genre au nord de Québec..

Produits sanitaires — Technique d'entretien

Dr Antonio Fraser

Médecin Vétérinaire

305 rue Ste-Famille

Chicoutimi

SERVICE
A
DOMICILE



SPECIALITE :
Pâtisseries françaises

Le Progrès
de Saguenay

s'honore d'être l'imprimeur
de SAGUENAYENSIA

GRANDIR!

Première au monde dans l'exportation de l'aluminium, l'Alcan grandit sans cesse.
Or, grandir coûte de plus en plus cher.

Qu'importe! Il faut y mettre le prix.

Si elle perd de son dynamisme, l'Alcan s'expose à périr.
Son salut, comme celui de ses employés et de ses actionnaires, est dans le progrès.

En conservant son rang et son prestige partout au monde,
l'Alcan continuera de mériter la confiance de ceux qui ont des épargnes à investir.

Si elle figure bien à la Bourse, c'est qu'elle est, et qu'elle entend demeurer,
une compagnie d'avenir.



Aluminium du Canada, Ltée

Entreprise canadienne établie sur le commerce mondial



Hommages à la Société Historique du Saguenay

52 - 2ième Rue

PHARMACIE
Marcel Desgagné
1911

PORT-ALFRED

Le populaire rendez-vous de la région

Hôtel
CHICOUTIMI Inc.

Salles de réceptions — Ambiance moderne — Confortable

460. rue Racine

543-3334

CHICOUTIMI

La Librairie Régionale Inc.

461 est, rue Racine, Chicoutimi

Ameublements, machines et
accessoires de bureaux

357 est, rue Racine, Chicoutimi

Le grand magasin favori
de la famille saguenéenne



lessard
EN BAS DE LA CÔTE LTÉE

Angle Morin et Racine
CHICOUTIMI

Fradette, Bergeron, Cain, Simard & Bouchard

Avocats

110 est, rue Racine

Chicoutimi